

DIPTYQUE
PARIS

UNE
NUIT^{DE}
CIRE^{ET}
D'OR

Les aventures exceptionnelles commencent parfois d'une façon si simple qu'il faudrait avoir des yeux très particuliers pour les voir, ou des mains très attentives pour les attraper. Ouvre donc les yeux, toi qui cherches l'aventure, et étends la main, car nous voilà justement au début de l'une d'elles. Devant la porte, pour ainsi dire.

Léon, comme chaque matin depuis tant d'années, s'apprêtait à ouvrir sa librairie. Le plus souvent, avant de mettre la clé dans la serrure de la porte vitrée, encore froissé de sommeil, il récupérait un carton de livres déposé par un livreur pressé ou quelque prospectus ou enveloppe de papier, trop grande pour entrer dans la boîte aux lettres. Mais ce matin-là n'était pas un matin comme les autres. Le paillason, pour une fois, était vide, à

l'exception d'une petite pomme de pin qui se trouvait là et semblait l'attendre. Léon se pencha et, sans réfléchir, l'attrapa.

Il avait fait ce geste des centaines de fois sur les chemins de forêt de l'enfance. Il fit rouler la pomme de pin entre ses doigts et sentit ses écailles familières contre la paume de sa main gauche. Il ne pensa pas un instant que le boulevard Saint-Germain, en plein cœur de Paris, n'était pas vraiment à la lisière d'un bois. Il ne lui vint pas non plus à l'esprit qu'il se trouvait à l'orée d'un conte plus féérique encore que ceux qu'on lui lisait autrefois.

Non, ce matin-là, Léon ne songea à rien de tout cela. Il prit simplement la pomme de pin et l'accrocha avec la même simplicité dans le sapin qui décorait la librairie. Puis il se prépara un café : la journée pouvait commencer.

Ce matin-là, comme tous les autres matins, il avait rejoint la librairie en passant par le Jardin des Plantes. Il avait marché d'un pas tranquille sous les grands arbres aux branches nues agitées par le vent, attentif aux êtres et aux choses, heureux de sentir la



ville glacée sortir de la nuit d'hiver et se réveiller en même temps que lui. Il avait longé la jungle luxuriante enclose en toute saison dans sa serre précieuse. Il avait croisé le sérieux gardien du Jardin en costume marine, avait suivi des yeux les joggers fluo filant dans les allées, aperçu des dinosaures regardant à travers les vitres de la Grande Galerie, croisé une mère et son fils se hâtant vers les derniers jours d'école et d'autres passants à la recherche de quelque cadeau manquant. Plus encore que la veille, chacun semblait habité par ce mélange d'excitation et de légèreté de ceux qui regardent une grande fête approcher. Si l'on avait branché un micro au-dessus de la ville pour en capter la mélodie générale, on aurait pu entendre le brouhaha affairé et allègre des préparatifs d'un festin. Dans la rue, les illuminations clignotaient d'une impatience jaune et blanche : nous étions une semaine avant les fêtes.

Léon, lui non plus, n'échappait pas à cette joyeuse agitation : il

alluma en sifflotant la bougie parfumée posée sur le comptoir de chêne et grimpa les barreaux vernis de la grande échelle pour ranger les ouvrages nouvellement reçus – grands albums acidulés comme des bonbons, romans d’amour délicieusement nappés de romantisme, beaux livres aux papiers glacés –, avant de redescendre d’une glissade pour aménager la vitrine, déplacer de quelques centimètres sur la gauche une guirlande dans le sapin et mettre en ordre parfait sa librairie avant que les nombreuses visites du jour ne viennent y remettre un naturel et festif bazar.

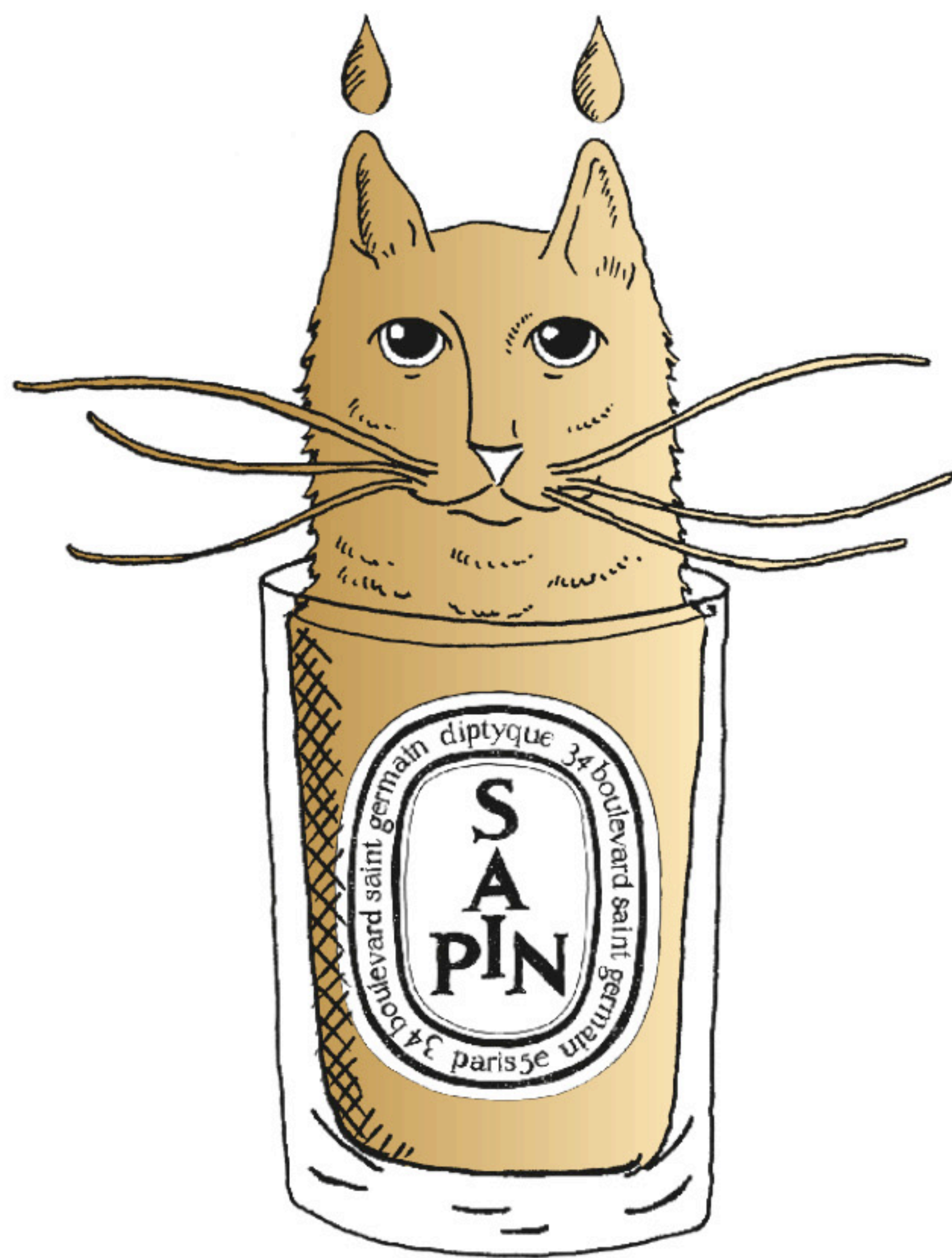
Il était pour cela accompagné d’un assistant discret par la taille, mais ô combien indispensable à la vie de la librairie. Un compagnon aux goûts très sûrs en matière de littérature, d’un caractère parfois entêté mais toujours disposé à dispenser ses conseils – quand il n’était pas occupé à dormir sur le grand radiateur du rayon Poésie. Ce très excellent camarade à moustache blanche

était désigné par son maître sous le noble nom d’Archibald.

Le fameux Archibald, ce jour-là, était lui aussi électrisé par l’ambiance de fête qui planait dans l’air. À peine Léon était-il entré dans la librairie qu’il avait foncé entre les piles de livres à la vitesse d’un cycliste parisien au galop, en faisant tomber une demi-douzaine au passage.

— Hello, Archi ! avait lancé Léon sans se formaliser, quoi de neuf ?

Pour toute réponse, Archibald s’était paresseusement frotté contre ses jambes, puis, en trois sauts spectaculaires, avait rejoint son radiateur au rayon Poésie. C’était là son coin favori, le plus confortable et celui où il avait trouvé la meilleure compagnie littéraire, entre le A d’Apollinaire et le B de Baudelaire – ses deux maîtres en poésie et en errances parisiennes. Depuis son perchoir, il pouvait à loisir observer les clients déambuler dans le dédale de livres. Il aimait voir les adultes froncer les sourcils en



feuilletant d'épais essais aux titres trop longs, ou les enfants rêver sur la couverture d'un livre promettant une traversée océanique ou un amour chevaleresque. Le plus souvent, Archibald se gardait de s'adresser directement à eux. Ce n'est pas que l'envie lui manquât de conseiller tel indispensable livre de poésie renaissante, de vanter les mérites d'un style, l'attrait d'un récit ou les couleurs d'une illustration, car il avait évidemment un avis sur tout. Mais il avait la délicatesse de laisser cette tâche à Léon, qui y prenait tant de plaisir. Après tout, il n'était qu'un chat.

Cependant, ce matin-là, lorsque monsieur Battisti – le gardien du Jardin des Plantes en personne ! – entra dans la librairie d'un pas résolu, Archibald eut terriblement envie de revenir sur sa décision et d'aller sur-le-champ adresser la parole à cet hôte de marque qui leur faisait l'honneur d'une visite. L'homme aux traits sévères, à la moustache poivre et sel et à l'uniforme bleu nuit réglementaire se dirigeait avec solennité vers le rayon Contes et

légendes, et Archibald – qui ne manquait pas d’imagination – se voyait déjà charmer ce roi intraitable, tel un Shéhérazade félin, en lui récitant ses passages préférés des *Mille et Une Nuits*.

Il s’apprêtait à parler lorsque son attention fut soudainement détournée par une affaire de la plus haute importance. Quelque chose venait d’attirer son regard. Quelque chose d’unique, accroché à l’une des branches du sapin, quelque chose d’à la fois familier et étrange, qui aiguissait soudain son désir de chat plus puissamment qu’aucun conte millénaire. Ce quelque chose, c’était la petite pomme de pin que Léon avait machinalement suspendue à une branche un moment plus tôt.

Les yeux taillés en amande d’Archibald se mirent à briller d’un éclat perçant. Oubliant le gardien en uniforme, Shéhérazade et tout le reste, il bondit sur le rayon Romans policiers, vrilla à fond la caisse vers les Beaux livres, égratigna le vélin d’une édition rare et fondit sur le sapin en lançant ses pattes toutes griffes dehors pour se saisir de sa proie. Victoire ! Et fracas ! La pomme de pin

se détacha de la branche et, dans sa chute, atterrit avec un arc de cercle parfait en plein dans la bougie posée sur le comptoir, projetant autour d’elle de la cire parfumée. En plongeant dans la bougie, la pomme de pin en avait éteint brusquement la flamme et s’était recouverte d’une fine couche de cire.

Monsieur Battisti sursauta. Léon, qui avait l’habitude des incartades de son fidèle assistant, se contenta de rallumer la bougie et replaça la pomme de pin dans le sapin aussi simplement que la première fois. Ceci fait, il se dirigea vers le sévère gardien pour l’accueillir au mieux.

— Veuillez excuser mon chat, cher monsieur, il est un peu foufou aujourd’hui... en quoi puis-je vous aider ? Cherchez-vous un titre en particulier ? demanda-t-il dans un sourire.

Très digne dans son costume sombre, monsieur Battisti répondit à Léon d’une voix sérieuse :

— Je doute que vous puissiez m’aider, mon jeune ami. Je recher-



che un livre bien précis... un livre dont je ne sais rien, et même pas s'il existe.

Sa moustache poivre et sel sembla s'étirer vers le bas, lui donnant l'air encore plus affecté.

— À vrai dire, poursuivit-il, je me demande même ce que je fais là. Peut-être vaudrait-il mieux que je m'en aille, c'est peine perdue.

Et à ces mots, l'homme fit un pas en direction de la sortie, plus guindé que jamais. Mais Léon l'interrompt dans son élan.

— Attendez ! s'exclama-t-il. Dites-moi au moins ce que vous cherchez... on ne sait jamais...

Le gardien hésita un instant. Il posa ses yeux gris sur Léon, puis reprit la parole.

— Vous avez raison, on ne sait jamais. Voilà : je voudrais un livre de contes.

— Un livre de contes ? répondit Léon. Rien de plus facile ! Nous en avons tout un rayon !

— Oui, mais ce que je cherche, c'est un livre de contes qui s'adresserait à tous, y compris aux grandes personnes.

— Mmmh... nous devrions pouvoir trouver quelque chose comme ça, répondit Léon avec douceur.

— Attendez, je n'ai pas terminé ! reprit le gardien en s'animant de plus en plus. Il faudrait que l'histoire soit liée à la nature...

— Oui...

— Mais quelle se déroule en pleine ville...

— Ah...

— Et pas n'importe où en ville ! Dans notre quartier ! Dans le 5^e arrondissement de Paris, exactement ! insista le gardien.

— Je... bredouilla le libraire, un peu décontenancé.

— Et je voudrais que ce livre soit réaliste, mais qu'il laisse de la place au merveilleux, un livre intrigant mais qui ne fasse pas peur, un livre joyeux et profond, un grand livre illustré qui... – Léon retint sa respiration devant tant de précise détermination – soit assez petit pour tenir dans ma main !

Pendant quelques instants, Léon sembla perdu dans un dédale de réflexions inquiètes. Comment résoudre cette équation littéraire ? Ce livre impossible existait-il ? S'il avait bien une chose en horreur, c'était de décevoir un lecteur. Qu'y a-t-il de pire, dans la vie, que de ne pouvoir trouver un livre qu'on désire ardemment lire ? Sans compter le fait que le gardien du Jardin des Plantes était une figure du quartier, plein de prestance et d'autorité, et qu'il l'intimidait tout de même un peu. Léon se concentra de toutes ses forces, mobilisant sa grande mémoire, passant mentalement en revue tous les rayonnages de sa librairie, et... Hourra ! Soudain, il bondit sur l'échelle, grimpa quatre à quatre aux plus hauts barreaux, déplaça plusieurs piles de livres, se contorsionna, plongea le bras dans un recoin obscur et fouilla un moment. Il finit par brandir victorieusement un petit livre, si petit qu'il pouvait tenir tout entier au creux d'une main – tout comme une pomme de pin ramassée sur les chemins de forêt de l'enfance... ou trouvée sur le pas de sa porte par un matin d'hiver.

Léon descendit de l'échelle et déposa le petit livre dans la main du gardien, à la fois soulagé, fier et ravi d'avoir résolu cette épineuse énigme. Le gardien sortit de sa poche une paire de lunettes cerclées de métal gris, ouvrit avec soin le petit livre et se mit à lire sans dire un mot, les sourcils plus froncés que jamais. Fébrile, le libraire guettait sur son visage le signe d'un assentiment ou d'un refus. Et c'est alors que sous ses yeux se produisit un petit miracle. Page après page, imperceptiblement d'abord puis de façon de plus en plus nette, l'expression du visage de l'austère gardien s'adoucissait au fur et à mesure qu'il avançait dans sa lecture. Au bout du premier chapitre, il esquissa même, pour la première fois sans doute depuis bien des années, un sourire assez marqué pour que sa moustache poivre et sel ne le masque pas entièrement. Léon, qui continuait à l'observer en retenant son souffle, crut alors voir apparaître dans les plis de ses fossettes quelque chose comme les traits de ces enfants qui, malgré leur récent caprice, ne réussissent plus à cacher l'évidente

joie qui les emporte.

— Bon, bon, lança le gardien, en refermant le petit livre comme s'il tâchait de regagner ses esprits, ça fera l'affaire. Je vous le prends.

Il n'ajouta rien, ne fit pas de commentaire, mais au moment de partir, une fois le petit livre emballé et précieusement glissé dans la poche avant de son uniforme, alors que l'un de ses lourds souliers foulait déjà le bitume du trottoir, il se retourna et lança à Léon un sonore et inattendu « Merci ! À la prochaine ! » d'une voix étonnamment jeune. Un large sourire éclairait maintenant son visage, ses yeux brillaient d'un éclat joyeux et toute sa physiologie s'en trouvait agréablement modifiée.

Léon, perplexe, le suivit du regard tandis qu'il s'éloignait dans la rue d'un pas presque sautillant. Archibald, quant à lui, ne fut pas surpris par ce changement subit. Il connaissait la puissance magique de la littérature, et n'était pas du genre à s'émouvoir

pour si peu. Pour l'heure, parfaitement immobile au pied du sapin, les yeux étrécis par la concentration, il ne parvenait plus à se défaire de la fascination qu'exerçait sur lui cette pomme de pin. La cire dont elle était à présent recouverte formait sur ses écailles des figures étranges et inédites. Archibald cherchait à déterminer à quoi elles pouvaient bien lui faire penser : était-ce le dessin d'un arbre surnaturel ? Les traits du visage d'une fée ? Les lettres d'un message secret ? Plusieurs fois, il fit le tour du sapin en observant la pomme de pin sous tous les angles. Puis il sauta sur le comptoir pour adopter un point de vue surplombant. Las, n'ayant pas trouvé de réponse satisfaisante à ses interrogations, il finit par retourner à son radiateur poétique d'un pas de velours, la queue en balancier. Il se dit alors que « la forme d'une pomme de pin change plus vite, hélas ! que le cœur d'un mortel, comme le prétendait ce bon vieux Charles » – Baudelaire, bien entendu. Puis, il s'assoupit, allongé de tout son corps sur les œuvres complètes de Victor Hugo.

Les choses parfois changent si imperceptiblement qu'il faudrait pouvoir placer notre vie sous une loupe immense ou bien être poète pour en saisir précisément les nuances nouvelles. Empare-toi donc de ton microscope, toi qui regardes le monde, et aiguise ton sens poétique, car voici que le réel s'apprête à changer devant nous. Sous notre nez, pour ainsi dire. Le lendemain matin, Léon traversa le Jardin des Plantes comme la veille. Comme la veille, il sentit la ville frémir d'impatience. Il ouvrit sa librairie, prépara un café, salua Archibald et, comme la veille, alluma la bougie parfumée sur le comptoir de chêne. Mais quelque chose – il n'avait cessé d'y songer depuis qu'il avait tourné la poignée en laiton de la porte vitrée et avait pénétré dans sa caverne de livres – n'était plus tout à fait comme la veille.

Archibald vint à sa rencontre et accomplit sa chorégraphie protocolaire : dos courbé contre les mollets de Léon, glissade serpentine entre ses jambes et doux miaulement de salutations. Le chat entama ensuite son habituelle promenade littéraire. Il sauta cette fois-ci sur le rayon Philosophie, posa ses pattes lettrées sur les livres de Montaigne, se rappelant au passage ces phrases des Essais dont il avait fait l'un de ses préceptes personnels de chat de librairie : « Quand je danse, je danse. Quand je dors, je dors. » Il sautilla ensuite rapidement sur Leibniz – les *Nouveaux Essais sur l'entendement humain* n'avaient jamais vraiment passionné son esprit déraisonnable. Sa queue glissa sur la *Critique de la Raison pure* d'Emmanuel Kant, dont il gardait un souvenir somme tout assez flou. Et Archibald finit par s'asseoir, arrivé à la lettre J comme Jankélévitch, sur un livre dont le titre n'avait jamais laissé de ravir son âme de poète félin : *Le Je-ne-sais-quoi et le Presque-rien*.

Léon, pendant ce temps, cherchait justement à nommer ce *je-ne-sais-quoi* qui lui donnait depuis ce matin l'impression que *presque-rien* ne serait comme avant. Était-ce les fêtes qui, par la force des choses, continuaient à approcher un peu plus et à diffuser dans l'air leur aura joyeuse ? Était-ce la lumière de petit matin d'hiver qui était plus cinglante ? Était-ce Archibald qui semblait encore plus agité que d'habitude ? Ou peut-être que dans ce labyrinthe de livres, l'un d'eux manquait sur l'une des pyramides instables, créant un déséquilibre qui risquait de faire tout s'écrouler ?

Tout en songeant à cette question, Léon poursuivait son travail. Il se saisit d'une haute pile de dictionnaires et la hissa sur le comptoir, inspirant un grand coup pour reprendre son souffle. Et c'est là que le *je-ne-sais-quoi* se révéla. Ce fut d'abord une impression ténue, puis à mesure de ses respirations, cela se précisa : une mystérieuse odeur de résine, de bois et d'aiguilles de pin

flottait dans l'air de la librairie.

Il ne fallut pas très longtemps pour remonter à la source de cette douce fragrance car Archibald était justement en train de tourner autour d'elle comme le ferait le satellite d'une planète fascinante. Le parfum émanait de la petite pomme de pin suspendue la veille à une branche du sapin. Léon s'accroupit et, imitant son chat, se pencha à son tour. La force d'attraction de cet astre nouveau ne se défaisait pas. Léon s'en rapprocha peu à peu comme on suivrait une piste secrète.

À cet instant, le carillon de la porte tintinnabula joyeusement. Léon et Archibald levèrent la tête. À peine eurent-ils le temps d'apercevoir une silhouette fluette que celle-ci avait déjà disparu entre les rayonnages. S'arrachant au fascinant spectacle de la pomme de pin parfumée, Léon se releva pour accueillir ce mystérieux client – mais Archibald le devança. Sautillant d'un pas souple et dansant, avec une grâce qu'on pourrait qualifier de



féline, il fut le premier à débusquer le nouveau venu. Celui-ci se tenait tapi dans une alcôve, à l'ombre du rayon Littérature étrangère. C'était un adolescent timide et doux dont le visage juvénile était à moitié caché sous le rideau d'une large frange.

Archibald, dont le savoir faisait autorité dans nombre de domaines (si ce n'est tous), s'y connaissait notamment pas mal en nature humaine. Il savait qu'il fallait faire preuve d'un grand tact avec les adolescents timides, afin de ne surtout pas les effaroucher. Il renonça donc à l'idée (pourtant bien tentante) de lui réciter d'emblée l'un de ses poèmes préférés d'un ton docte, et opta pour une approche subtile et silencieuse, passant et repassant près du jeune garçon en frôlant ses jambes du bout de sa queue. — Bonjour ! lança Léon, qui venait seulement de les rejoindre. Je peux t'aider ?

Pour toute réponse, l'adolescent lui jeta un regard terrifié. « Non mais quel balourd, ce Léon ! » se dit Archibald. « Aucune psychologie ! » Il fallait à tout prix rattraper le coup, sinon le pauvre

garçon allait prendre la fuite. Aux grands maux, les grands remèdes ! D'un bond, il sauta sur une étagère et se mit à faire des cabrioles et des mines irrésistibles, comme s'il était un chat de compagnie tout à fait normal.

L'adolescent esquaissa un sourire et tendit la main pour le caresser. Archibald, alors, lui sauta dans les bras et se mit à ronronner à plein régime en guise de bouquet final. L'adolescent, à présent, riait franchement.

— Je te présente Archibald, dit Léon. Et moi je m'appelle Léon. Si tu as besoin d'un conseil, n'hésite pas à nous demander... mais tu peux aussi regarder tranquillement les livres.

Le garçon souffla sur sa frange avant de répondre d'une traite, très vite, avec une voix qui alternait les graves et les aigus :

— Moi je m'appelle Gaspard, et les livres c'est pas trop mon truc, alors d'habitude je n'ose pas rentrer dans les librairies, mais je passais dans la rue, et j'ai vu le sapin et j'ai senti ce parfum qui sent vraiment trop bon et puis je ne sais pas pourquoi mais j'ai eu trop

envie de rentrer pour voir, et donc voilà... Il s'interrompit pour reprendre son souffle. Ça ne vous dérange pas trop si je reste un peu ? ajouta-t-il.

Léon lui répondit en souriant qu'il pouvait rester aussi longtemps qu'il lui plairait. Quant à Archibald, il commençait déjà à composer mentalement une petite liste de romans qui allaient – il en était parfaitement certain – redonner une bonne fois pour toutes le goût de la lecture à cet attachant hominidé.

Mais brusquement, une attraction soudaine lui lança un appel impérieux, qui suscita chez lui la nécessité irrépressible de se précipiter illico pour voir ça de plus près. En effet, pendant ces quelques minutes de discussion, la pomme de pin s'était mise à tourner sur elle-même, révélant un éclat unique et fascinant. En un saut immense et gracieux jusqu'au rayon Cinéma et une vrille via le rayon Histoire, Archibald fondit sur l'objet de sa fascination. Était-ce un soleil ? Une pépite ? Un trésor ? D'un coup de

LIBRAIRIE



patte enthousiaste, il la fit tourner plus vite. Telle une boule à facettes aux mille reflets, elle projeta alors ses rayons dorés alentour. Ils se diffractèrent avec éclat jusqu'aux livres de science-fiction, ricochèrent sur les récits de voyage pour achever leur course enchantée sur le sweat à capuche de Gaspard, qui sortait de la boutique d'un pas léger en promettant de revenir bientôt.

Léon et Archibald restèrent un moment immobiles et silencieux à contempler les reflets d'or qui dansaient sous leurs yeux. Tous deux étaient subjugués par le spectacle miroitant que leur offrait la pomme de pin, qui poursuivait son mouvement orbital dans le clair-obscur. Si la formule n'avait pas été usée par des siècles de bons puis de moins bons poèmes et si Archibald, comme tout critique littéraire intransigeant, n'avait pas une saine horreur des expressions toutes faites, nous aurions pu écrire que Léon et Archibald avaient tous les deux *des étoiles dans les yeux*. Car il fallait bien le reconnaître : c'était, au sens propre, la très exacte et lu-

mineuse vérité.

On ne pouvait désormais plus en douter : dans la librairie, quelque chose avait changé. Les jours suivants ne le démentirent pas. Le parfum qui émanait de la pomme de pin se fit chaque jour un peu plus puissant, envahissant les lieux d'un arôme suave. À mesure qu'elle ouvrait ses écailles, elle resplendissait d'un éclat d'or chaque jour un peu plus brillant. Chaque jour, Gaspard revenait, s'enhardissant chaque fois un peu plus, posant des questions sur tel ou tel ouvrage et finissant par s'asseoir en tailleur sous le sapin, pour dévorer une histoire à la lueur dorée de la pomme de pin.

Et de fait, il n'était pas le seul à venir souvent. Car la senteur gagna bientôt le quartier entier, jusqu'au pont d'Austerlitz et même sur les quais de la Seine. Ce parfum intrigua un nombre grandissant de passants. Ils poussaient la porte de la librairie avec curiosité, attirés par les effluves de sapin et, aussitôt envoûtés, restaient à



admirer les scintillements mouvants que projetait la pomme de pin : on aurait dit qu'une poudre d'or irisait l'air. Les couvertures ivoires des livres, les manteaux multicolores des lecteurs, les poils félins d'Archibald, la chevelure châtain de Léon, tout se mettait à briller d'un éclat diapré. Archibald, qui ne se lassait jamais des jolies choses, fonçait fréquemment jusqu'à la pomme de pin, et, d'un coup de patte ébahi, relançait à nouveau sa trajectoire circulaire. Régulièrement, un visiteur s'approchait de Léon pour l'interroger sur la source de cette odeur presque magique et de cette lumière féerique ensoleillant la boutique. Pour toute réponse, Léon disait dans un sourire :

— Demandez à mon chat, il sait beaucoup plus de choses que moi.

Mais Archibald – bien qu'entièrement d'accord avec cette affirmation – se gardait de prononcer un mot, préférant conserver le mystère intact. Un soir, une dame le réveilla pour obtenir une explication. Archibald faillit lui répliquer, mais choisit de s'abstenir.

— C'est quand même bizarre ! lança la dame déçue en s'éloignant.

Archibald songea avec philosophie que « le beau est toujours bizarre, comme le disait ce bon vieux Charles » – Baudelaire bien entendu. Puis il retourna à sa sieste, allongé de tout son corps sur les œuvres complètes d'Emily Dickinson.

Le corps est parfois tellement transi par le froid qu'il faudrait, pour éviter l'engourdissement, le réchauffer tout entier auprès d'une flamme vive ou entonner une chanson chaude comme un feu de camp. Prends donc un peu de feu, toi qui traverses l'hiver, et chante la plus brûlante des mélodies, car voici que la neige s'est mise à tomber. Sous nos pas, pour ainsi dire.

Tandis que Léon traversait le Jardin des Plantes, ses souliers de cuir fauve s'enfoncèrent dans la neige avec un crissement si doux qu'il ralentit encore le pas, soulevant et reposant ses pieds avec d'innombrables précautions, comme le ferait un astronaute tout juste arrivé sur la Lune ou un danseur de ballet décomposant les étapes d'une chorégraphie nouvelle. Il leva la tête, savoura

chacun des flocons venus s'étoiler sur son front et poursuivit son parcours à travers la ville. Depuis la veille, la neige était tombée sans discontinuer. Elle avait rendu indistinctes les bordures d'allées rectilignes du Jardin des Plantes, adouci la pierre claire des quais de Seine, blanchi le bitume des trottoirs et le gris des toits, le bleu métallisé des voitures, le vert et le jaune des poubelles – et même le fluo des joggers. Toutes ces couleurs n'étaient désormais plus que d'émouvants souvenirs, dont les traces réapparaissaient çà et là, à la faveur de quelques boules de neige façonnées par des enfants avec une part de ce fin manteau blanc.

Un Paris nouveau, magique, fait de formes doucement épaissies, de visages dessinés sur les parebrises des voitures, et de nuages accrochés aux arbres, se déployait devant Léon. Il tendait l'oreille et ouvrait grand ses yeux éblouis. Il aurait voulu enregistrer le silence inouï qui régnait dans les rues, et photographier le visage des passants. Tous, des plus jeunes aux plus âgés, arboraient le

très lumineux sourire de ceux qui viennent de retomber en enfance ou de redécouvrir un sentiment de joyeuse insouciance enfoui en eux depuis trop longtemps. Tous semblaient avancer dans la ville et dans cette journée comme aimantés par la fête du soir qui se préparait. Car à présent, dans quelques heures seulement, il serait enfin temps de réveillonner.

Arrivé devant la librairie, Léon frotta ses chaussures sur le paillason enneigé. À travers la porte vitrée, on entrevoyait déjà les rayons étincelants de la pomme de pin, qui brillaient d'un éclat plus intense que jamais. Léon entra et resta un moment immobile, les yeux fermés, charmé par les délicats effluves de sapin, plus puissants et subtils encore que la veille. Il fut surpris lorsqu'Archibald, très particulièrement heureux de le retrouver, lui sauta dans les bras. C'était un chat plein de retenue, et une telle démonstration d'affection n'était pas arrivée depuis quelques années : lui aussi, semble-t-il, était retombé en enfance. Cepen-

dant, alors que Léon en profitait pour lui caresser le ventre, le noble Archi s'extirpa de ses bras d'un mouvement preste – il ne fallait pas exagérer non plus.

Léon alluma la bougie parfumée sur le comptoir et, regardant sautiller Archibald, il eut soudain l'impression de voir voler une autre flamme à travers la librairie. Comme la pomme de pin, le poil d'Archibald avait pris à son tour d'étonnants reflets dorés, qui scintillaient vers le rayon des livres supposément réservés « à la jeunesse ». Pour sa part, Archibald était fermement convaincu de l'absurdité de telles distinctions entre genres littéraires. Bien qu'étant un félin tout à fait adulte, il ne se passait pas un jour sans qu'il ne pensât à Peter Pan, où il avait trouvé une méthode pour voler, ni à L'Île au trésor, qui lui avait donné pour toujours le goût de la piraterie et du poisson cru. Sans parler bien sûr des aventures des Trois Mousquetaires, qui l'animait encore à chaque cavalcade valeureuse pour attraper souris, pomme de pin ou



autres gardes du cardinal. Dans sa glissade finale, Archibald renversa d'ailleurs le roman d'Alexandre Dumas, en une forme d'hommage involontaire.

« Tous pour un, un pour tous ! » : la journée passa aussi vite qu'une bataille de boules de neige, et dans une ambiance de folle agitation assez comparable. Les passants se pressaient dans la librairie. Ils humaient l'atmosphère d'un air ravi et ouvraient des yeux immenses et curieux, leur manteau encore enneigé, fascinés toujours par le parfum enchanteur et le spectacle des reflets d'or. Puis ils choisissaient un livre à offrir ou à garder pour eux-mêmes, que Léon emballait dans du papier de soie plié avec l'experte dextérité d'un escrimeur de premier ordre. Archibald, plus fier que d'Artagnan, poursuivait quant à lui son inexorable course autour du sapin et à travers les rayonnages pour tenter d'attraper les ferrets de diamant de la reine qui se projetaient partout autour de lui.

Dehors, la neige tourbillonnait toujours, et on apercevait à travers la vitrine des passants qui se hâtaient vers leur dîner de réveillon, les bras chargés de boissons et cadeaux. Le jour fila ainsi et les clients quittèrent un à un la librairie, sourire aux lèvres et âme en fête, non sans jeter un dernier regard derrière eux. Enfin, une fois le dernier livre emballé de papier de soie, le carillon de la porte d'entrée tintinnabula une dernière fois en guise d'au revoir, et Léon et Archibald se retrouvèrent seuls. Dans la librairie à présent silencieuse, la pomme de pin aux écailles d'or tournait avec douceur au milieu du sapin, comme un spectacle de réveillon à eux seuls réservé. Ses rayons étaient plus brillants encore dans la demi-pénombre du soir qui tombait. Ils la regardèrent un moment en silence, chacun perdu dans ses pensées.

C'est alors qu'un éclair fluorescent jaillit et s'engouffra dans la boutique. Une femme en tenue de joggeuse venait de faire une

entrée survoltée dans la librairie. C'était l'une des ceux que Léon avait l'habitude de voir courir dans les allées du Jardin des Plantes.

— Vous êtes encore ouvert ?

L'air s'était tout à coup et très logiquement électrisé. Sans attendre la réponse, la joggeuse fila en sautillant dans les allées de la librairie.

— En fait, je ne suis jamais venue, mais j'ai été attirée par l'odeur, c'est incroyable, poursuivit-elle, sans prêter attention aux réactions de Léon et Archibald, qui tentaient de suivre des yeux sa tenue orange et noir entre les piles de livres.

Archibald avait sauté de son perchoir vers elle pour aller à sa rencontre : il était rare qu'une personne plus agitée que lui ne s'agite si fort dans son lieu favori d'agitation. Elle se mit à tourner sur elle-même en observant les reflets mordorés de la pomme de pin.

— Je ne lis pas d'habitude, je ne trouve jamais le temps, mais

cette odeur... et cette lumière... c'est fou ! dit-elle.

Léon, qui avait légèrement le tournis depuis qu'elle était entrée dans la boutique, lui proposa de s'asseoir et de lui servir quelque chose à boire. Un décaféiné peut-être ? Une verveine ? La joggeuse respira intensément. S'asseoir calmement pour prendre un verre n'était pas le genre de cette femme pressée. En plus, c'était le soir du réveillon, elle devait finir son tour, passer faire des courses, remonter chez elle, rappeler sa mère, se changer et puis... Et puis, étrangement, elle cessa de sautiller. Avancant au pas désormais, elle continuait à humer l'air en reprenant sa respiration chaque fois plus intensément. Et – miracle inespéré ! – elle s'assit. Ce rythme soudainement apaisé semblait la surprendre elle-même, comme si elle découvrait une cadence qu'elle n'avait jamais vraiment connue.

— Ohlala, il y a tellement de livres ici... dit-elle en levant les yeux vers les étagères immenses.

Archibald sauta jusqu'à elle.

— Excusez-le, dit Léon, mon chat adore guider de très près les nouveaux lecteurs dans la librairie. Il s'appelle Archibald, et je suis Léon, ajouta-t-il en posant devant elle une tasse de tisane brûlante.

— Iris, enchantée, répondit-elle.

Depuis qu'elle était entrée, Archibald songeait en effet aux ouvrages qu'il pourrait lui conseiller quand elle s'arrêterait enfin de sautiller. Elle lui faisait penser au lapin blanc d'Alice au pays des merveilles, mais saurait-elle s'y reconnaître ? Archibald, qui savait le goût de la paresse jusque dans ses infimes variations, faisait bel et bien face à un cas hautement complexe. Quel livre proposer à ceux qui courent plus vite que des yeux sur une page ? Comment accepter de se plonger dans une histoire et de couper avec le monde quand on court après lui pour tenter de le rattraper ? Plongé dans ces sinueux questionnements, Archibald posa sa patte sur *Nouvelles en trois lignes* de Félix Fénéon, les histoires les

plus denses et puissantes qu'il connaissait. Puis, il glissa sa longue queue sur un grand recueil de haïkus japonais qu'il dégustait souvent sur son radiateur poétique pour se rappeler le goût délicat de la contemplation. Léon saisit lui aussi quelques livres de poésie qu'il déposa devant Iris comme si de rien n'était.

— On ne va pas tarder à fermer, mais prenez votre temps. Pour les livres, on a toute la vie...

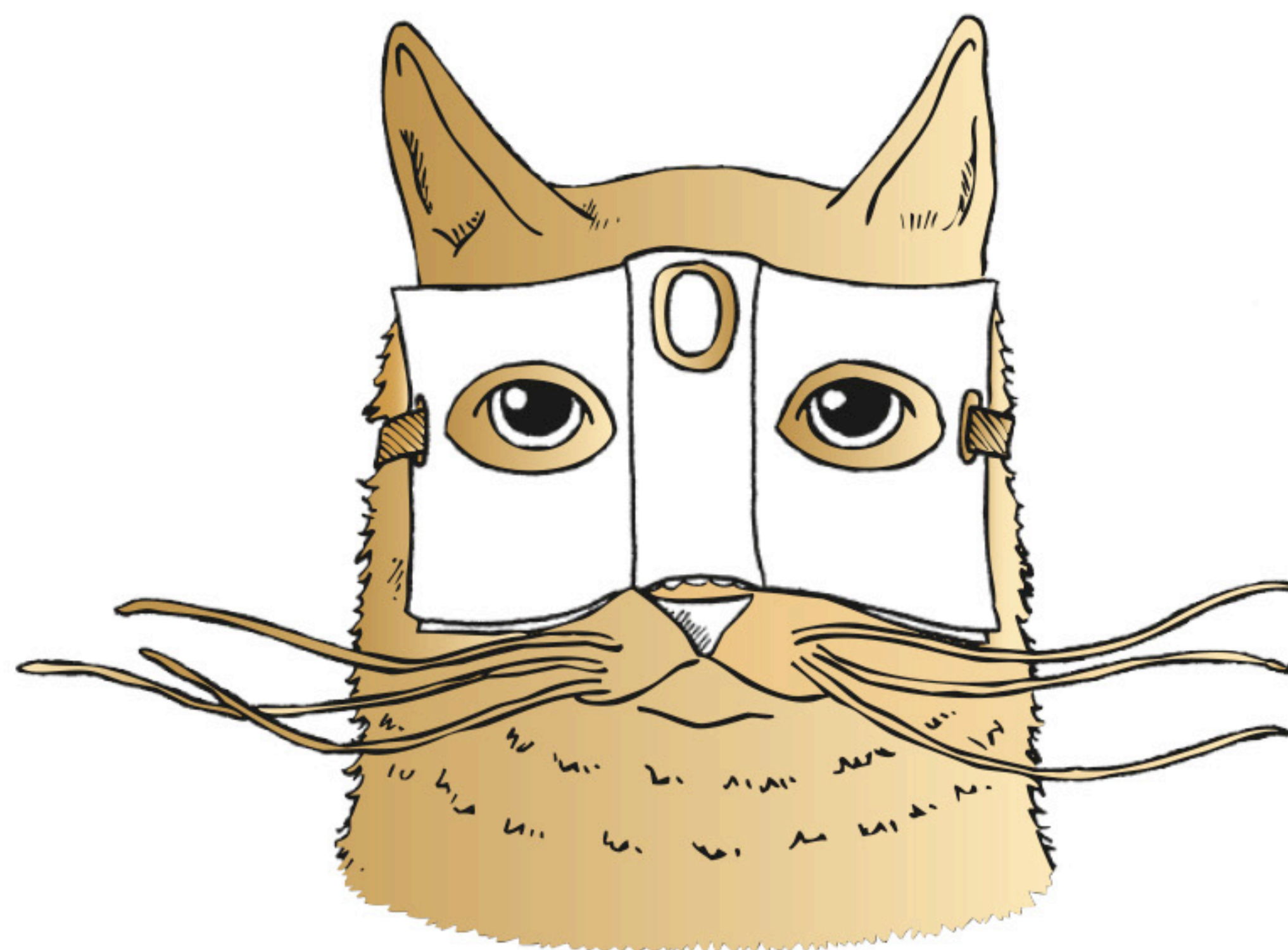
Iris la joggeuse avait cessé de courir. Elle buvait à petites gorgées la tisane que lui avait servie Léon et ouvrit un des livres devant elle sans y penser. Sans y penser encore, elle se mit à lire, laissant page après page les poèmes s'imprégner dans son esprit, en images, en récits, en rythme. Puisqu'elle n'y pensait plus, le temps, logiquement, avait comme disparu.

Un siècle donc – ou quelques minutes – plus tard, cette parenthèse s'interrompit brusquement. Le carillon de la porte

venait de sonner et le visage de Gaspard était apparu, suivi presque aussitôt par celui de monsieur Battisti, qui, lança-t-il en souriant, voulait à tout prix discuter du conte que lui avait conseillé Léon il y a quelques jours. Gaspard était quant à lui apparemment à la recherche d'un livre secret qu'il voulait offrir à une personne secrète.

— Vous connaissez peut-être Iris, glissa Léon, elle court souvent dans le Jardin des Plantes...

La librairie silencieuse se mit alors à bruisser de conversations qui se lancèrent entre ces lecteurs attirés presque magiquement vers cet endroit. Eux qui n'avaient fait que se croiser lointainement se mirent à discuter comme s'ils se connaissaient depuis longtemps. Paris était devenue un village, et la librairie en était l'épicentre chaleureux. La lumière et le parfum exceptionnels donnaient à ce moment l'apparence d'une fête inattendue. Archibald voulut évidemment prendre part à la joie qui régnait dans la librairie (et peut-être aussi faire son intéressant). Traversé



venait de sonner et le visage de Gaspard était apparu, suivi presque aussitôt par celui de monsieur Battisti, qui, lança-t-il en souriant, voulait à tout prix discuter du conte que lui avait conseillé Léon il y a quelques jours. Gaspard était quant à lui apparemment à la recherche d'un livre secret qu'il voulait offrir à une personne secrète.

— Vous connaissez peut-être Iris, glissa Léon, elle court souvent dans le Jardin des Plantes...

La librairie silencieuse se mit alors à bruisser de conversations qui se lancèrent entre ces lecteurs attirés presque magiquement vers cet endroit. Eux qui n'avaient fait que se croiser lointainement se mirent à discuter comme s'ils se connaissaient depuis longtemps. Paris était devenue un village, et la librairie en était l'épicentre chaleureux. La lumière et le parfum exceptionnels donnaient à ce moment l'apparence d'une fête inattendue. Archibald voulut évidemment prendre part à la joie qui régnait dans la librairie (et peut-être aussi faire son intéressant). Traversé

par une énergie fulgurante, il sauta de son perchoir jusqu'au rayon Géographie, glissa sur le sol puis bondit sur le sapin, visant la pomme de pin comme on viendrait frapper un gong d'allégresse.

Mais la joie – et par conséquent le coup de patte – furent si puissants que la pomme de pin se décrocha du sapin. Elle ricocha sur le comptoir où elle laissa quelques traces dorées, puis roula sur le sol tant et si bien qu'elle finit sa course sur le trottoir au milieu du paillason. Léon, monsieur Battisti, Gaspard et Iris avaient interrompu un instant leurs conversations pour suivre son parcours, tournant la tête de gauche à droite comme on tente de garder à l'œil la balle de tennis d'un échange endiablé. Jeu, set et match : la pomme de pin avait atterri à l'endroit exact où Léon l'avait trouvée une semaine auparavant.

Et comme en ce petit matin, la pomme de pin semblait les atten-

dre. C'est donc tout naturellement que Léon avança jusqu'à elle. Un grand silence était tombé sur la joyeuse assemblée. La nuit avait étendu ses ombres. Pour une raison inconnue, tous les lampadaires étaient éteints. Et la pomme brillait fort dans la ville obscure.

Léon s'approcha, se pencha, ramassa la pomme de pin et la mit dans la poche de son long manteau. Il leva ensuite les yeux. Si Iris, Archibald, monsieur Battisti et Gaspard ne l'avaient pas rejoint, et s'ils n'avaient pas semblé tout aussi incrédules que lui, Léon aurait pu se croire dans un rêve. « Mais est-ce possible de faire à plusieurs le même rêve en même temps ? » se demanda-t-il. « N'est-ce pas précisément ce que les philosophes nomment *la réalité* ? » aurait pu lui répondre Archibald – mais aucune parole ne fut échangée, et ce n'était pas le moment pour des considérations de si haute philosophie. Tous étaient abasourdis par ce qu'ils avaient sous les yeux : sur les trottoirs enneigés, les

arbres de la ville s'étaient changés en immenses sapins.

Ces sapins semblaient provenir d'une lointaine forêt nordique qui aurait poussé brusquement entre les voitures et les lampadaires parisiens, jusqu'à atteindre la cime des grands immeubles en pierre de taille. Léon et ses camarades, subjugués, se mirent à marcher au beau milieu de la rue, seuls dans ce monde étrange, cette ville-forêt où planait un intense parfum de sapin. Leurs pas s'enfonçaient doucement dans la neige fraîche. Ils observèrent le ciel étoilé puis la ville plongée dans le noir. En se retournant, ils virent soudain, à l'angle de la rue suivante, briller la silhouette d'Archibald sur la neige. Son pelage s'était paré d'un éclat d'or, et il avançait dans la ville comme un phare en mouvement dériverait dans les flots, les irradiant autour de lui. Tous les quatre pressèrent le pas de leur navigation nocturne pour s'inscrire dans le sillage lumineux de ce chat décidément fort singulier. Tout, autour d'eux, était semblable et pourtant différent, familier



et inédit. Ils avaient du mal à reconnaître les rues de leur quartier. Comme on s'en remet à la lumière rassurante d'une lampe torche, ils pistaient l'éclat doré d'Archibald qui les guidait sous les sapins. Parlant parfois, se taisant souvent, tous les cinq formaient une étrange et joyeuse procession, heureux de sentir sur leurs joues le frais baiser de cette nuit d'hiver. Ils longèrent les grilles du Jardin des Plantes jusqu'à la Seine, puis suivirent le quai Saint-Bernard jusqu'au pont de Sully. De là, la pointe de l'île Saint-Louis leur apparut comme la proue d'un immense navire pris dans les glaces. Au loin, à leur droite, le Génie doré de la Bastille sur la Colonne de Juillet brandissait sa flamme au milieu des flocons. À leur gauche, les tours enneigées de Notre-Dame de Paris s'élevaient au-dessus de la forêt comme deux pics rocheux. Ils remontèrent le boulevard Saint-Germain jusqu'au carrefour Maubert : encerclé de sapins colossaux, il s'était métamorphosé en une sorte de clairière au cœur de la ville. Ils prirent ensuite la rue des Écoles et arrivèrent devant les hautes fenêtres de l'uni-



versité de la Sorbonne. Puis, comme on grimperait sur le chemin d'un massif alpin, Archibald s'engagea dans les petites rues de la montagne Sainte-Genève qui mènent au Panthéon. Arrivés sur la place, ils contournèrent le temple antique et jetèrent leurs yeux émerveillés vers le Jardin du Luxembourg : sous le ciel d'encre parsemé d'étoiles scintillantes, le parc parisien était devenu quelque chose comme la Forêt-Noire.

Plus tard, lorsque ce moment suspendu fut devenu un souvenir, tous furent incapables de dire combien de temps avait duré cette balade. Les heures avaient passé simplement, comme s'écoulaient les instants heureux sans qu'on s'en aperçoive. Ce dont ils étaient sûrs, c'est qu'une fatigue fraîche, à un moment, s'empara d'eux, et que le repas de réveillon se rappela alors à leur mémoire. Les pas luminescents d'Archibald les avaient menés jusqu'à l'immeuble où vivait Léon. Celui-ci pointa du doigt la fenêtre de son appartement, celle au dernier étage, près des toits recouverts de neige.



— Que diriez-vous de réveillonner ? lança-t-il – et à son ton enjoué, il était évident que cette question n'en était pas vraiment une.

Là-haut, une accueillante chaleur les attendait. Il y avait des livres dans tous les coins, du pain frais et de la joie pour tous. Archibald, qui venait de sauter dans les bras d'Iris, se récita intérieurement sa berceuse favorite de ce bon vieux Guillaume – Apollinaire, bien entendu : « Incertitudes, ô mes délices / Vous et moi nous nous en allons / Comme s'en vont les écrevisses / À reculons, à reculons. »

La vie prend parfois des chemins si étonnants qu'il faudrait, pour ne pas s'y perdre, savoir dessiner des cartes compliquées ou bien être capable de semer des petits cailloux dans le récit comme les plus habiles des conteurs. Prends donc tes crayons de couleur, toi qui avances dans la vie, ouvre un grand atlas, et souviens-toi des contes les plus renversants, car nous voilà justement presque au bout du chemin. À son ultime carrefour, pour ainsi dire.

Léon sortit en portant dans ses bras Archibald qui semblait ce matin-là apprécier d'être ainsi véhiculé. « J'aime bien être content », se dit-il – et cette citation, pour une fois, n'était pas empruntée à Guillaume (Apollinaire) ou à Charles (Baudelaire), mais était une création d'Archi (Bald) qui, décidément, avait tous les

talents. À la lumière du jour, cette nuit avait laissé en eux des images irréelles, comme celles d'un rêve heureux qu'on aimerait pouvoir retenir : un rêve au parfum de sapin.

Dehors, la neige avait cessé de tourbillonner sur la grande ville, et sur les trottoirs encore blancs, des passants passaient. La vie semblait avoir repris son cours normal.

Si l'on avait suivi sur une carte leur parcours, on aurait eu du mal à en comprendre le sens ou la logique. Ils traversèrent la place jusqu'à la rue Valette, ils tournèrent à droite, puis à gauche, puis de nouveau à droite et à gauche et ainsi jusqu'à la Seine.

— Rentrons à la librairie prendre un café chaud ! dit Léon – Archibald, lui, ne répondit rien, car il s'était rendormi.

Il fallait se rendre à l'évidence : ce que Léon cherchait sans mot dire n'était plus là. La forêt de sapins de la veille, qui avait pourtant étendu ses frondaisons dans chaque recoin de sa mémoire et des rues de la ville, sur chaque place, square et jardin, avait disparu. À la place des majestueux conifères magnifiés la veille par la

claire lueur des étoiles s'élevaient de sages et banals platanes, tilleuls et marronniers qui tendaient leurs branches nues vers les cieux gris. Mais de sapin, nulle trace. Les vestiges mêmes de leur présence s'étaient évaporés. Si le pelage d'Archibald avait encore quelques reflets dorés, il ne brillait plus de cette lueur de flamme comme la veille. Léon avait beau scruter les trottoirs encore pour partie recouverts d'un fin manteau de neige, il ne distinguait ni aiguille ni pomme de pin. Tout se passait comme si Paris s'était métamorphosée rien de moins qu'en Paris. La ville-forêt était re-devenue ville.

Avaient-ils vécu la nuit dernière une hallucination collective ? Il suffisait de regarder les passants d'un peu plus près pour reconnaître qu'ils n'étaient pas seuls à être abasourdis. Plusieurs de ceux qu'ils croisèrent avaient, juste au-dessus des sourcils, un léger pli que la perplexité faisait sinuer parfois jusqu'au haut de leur front. Seule persistait l'odeur de résine qui parfumait les rues, faisant lever le visage et le nez aux passants incrédules. Ce

parfum n'était-il pas la preuve que ce rêve étrange était bien réel ? « Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant... » murmura Léon presque malgré lui, en se souvenant du premier poème appris par cœur de sa vie. « D'une ville inconnue et que j'aime et qui m'aime... » poursuivit dans sa tête Archibald, en modifiant légèrement le vers de ce bon vieux Paul (Verlaine), qu'il connaissait évidemment sur le bout des pattes.

En approchant de la librairie, Léon fit machinalement tourner entre ses doigts la petite pomme de pin. Cette pomme de pin si singulière, aux écailles d'or et au doux parfum, enfouie au fond de sa poche comme une amulette protectrice. Il avait le sentiment que dorénavant, tout pouvait arriver, et que rien ne le surprendrait. Est-ce qu'un dragon de conte de fées allait surgir au coin de l'allée ? Est-ce que les dinosaures du Muséum allaient reprendre vie et entonner une chanson ? Est-ce que l'immeuble s'était, pendant la nuit, transformé en maison de pain d'épices

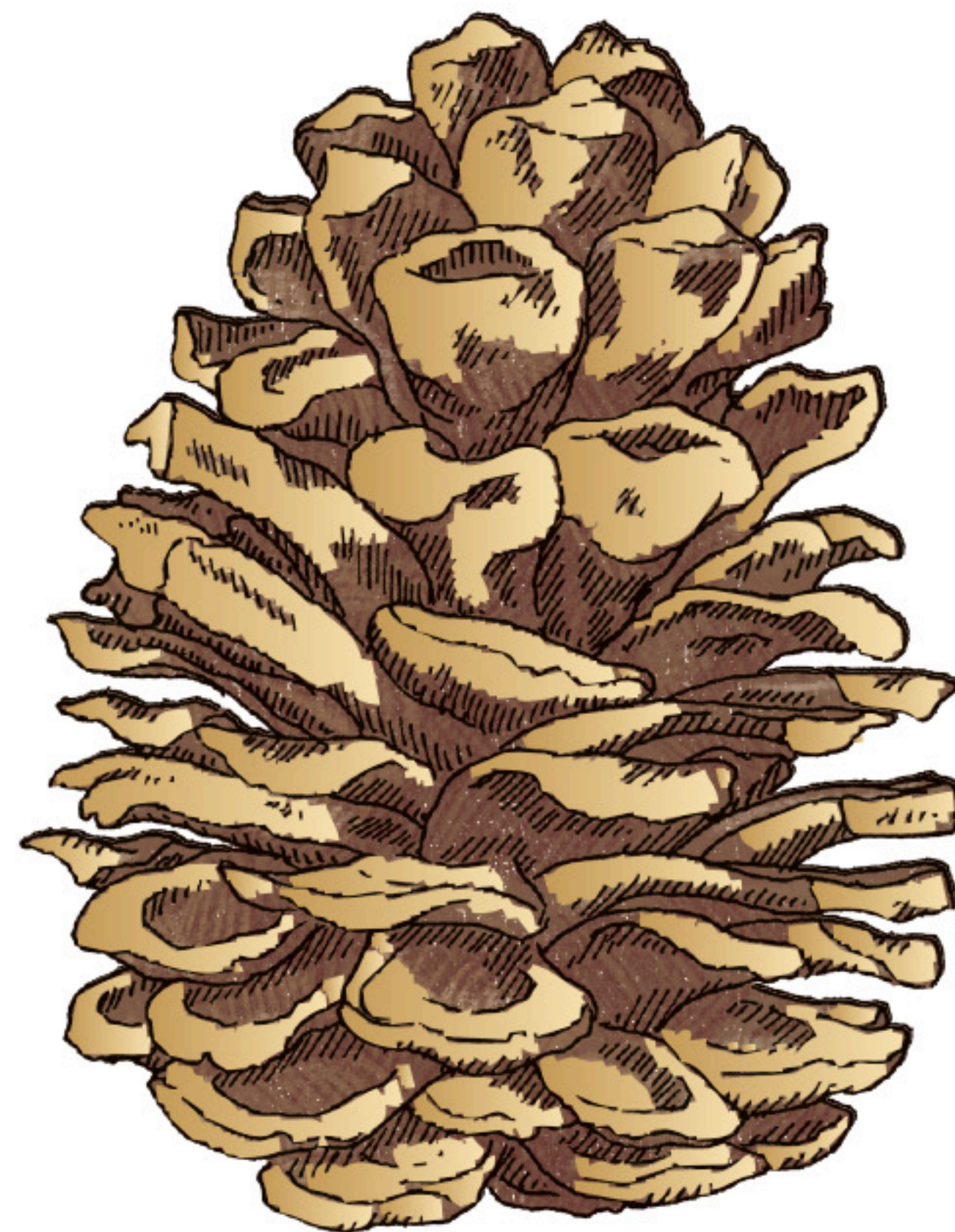
d'Hansel et Gretel ? Quelle aventure allaient-ils trouver au détour de l'allée ? Quelle merveille, aujourd'hui, attendait sur le paillason de la librairie ?

Si le paillason était vide, ce matin-là, une surprise accueillit cependant Léon et Archibald. Iris, Gaspard et monsieur Battisti les attendaient devant la vitrine, un large sourire aux lèvres – après le réveillon de la veille, ils s'étaient secrètement donné rendez-vous pour surprendre Léon en ce lendemain de fête. Archibald lança un miaulement cajoleur. Léon tourna la clé dans la serrure et entra avec précautions, suivi par toute la troupe de lecteurs amis. La librairie dormait encore de son sommeil de livres fermés, muette et solennelle comme le sont les lieux très animés lorsque l'on ferme la porte au public. Elle était exactement comme ils l'avaient laissée la veille au soir, avec sa bougie parfumée sur le comptoir de chêne ciré, ses étagères couleur miel à l'ordonnancement parfait et ses piles d'ouvrages en équilibre in-

stable. Archibald, heureux de retrouver son terrain de jeu et de lectures favori, sauta des bras de Léon et fila rejoindre son radiateur.

Tandis qu'Iris, Gaspard et monsieur Battisti parcouraient les rayonnages de la librairie, touchant chaque titre du bout des doigts comme on choisirait avec gourmandise un chocolat dans une très grande boîte, Léon sortit de sa poche la petite pomme de pin et la posa avec délicatesse sur le comptoir. Elle ne brillait plus comme la veille, mais le bois mat de ses écailles était superbement doré. Puis il se dirigea vers la cafetière tout en sifflotant un air qui se situait approximativement à la jonction musicale entre Vivaldi et les Beatles.

Son sifflement symphonique s'interrompit abruptement lorsqu'il chuta de tout son long sur le sol – sans se faire mal, heureusement, grâce à la longue observation des amortis d'Archi au fil des années. Celui-ci, fier et calme sur son perchoir poétique,



miaula d'ailleurs pour indiquer la tendre solidarité de félin qu'il accordait à cet humain sensiblement moins souple et gracieux que lui.

Léon venait de trébucher sur une anfractuosité du parquet. Il connaissait pourtant par cœur chaque centimètre carré de sa librairie, et aurait pu s'y diriger les yeux fermés par une obscure nuit de brouillard sans faire bouger une seule pile de livres. Il en était donc certain, cette bosse n'était pas là la veille. Il s'accroupit et caressa de la paume de la main ce renflement dans le sol qui était coupable de sa dégringolade. La forme, ovale et lisse comme un serpent de bois, naissait à quelques mètres du sapin et s' paississait à mesure qu'elle s'approchait du tronc.

Léon, perplexe, se releva. Il envisagea cette fois l'arbre de haut en bas et il comprit enfin : le sapin avait étendu ses racines dans la librairie. Celles-ci se déployaient autour de lui comme les filaments d'une étoile filante. Elles avaient pris corps dans le par-

quet, s'y inscrivant naturellement et se confondant avec lui. On aurait dit que le sapin avait été planté il y a des années et qu'il s'était profondément ancré là au fil du temps. Il faisait organiquement partie du lieu, arbre central et évident carrefour dans la vaste forêt de livres dressée autour de lui.

Le matin même, Léon pensait que plus rien ne pourrait l'étonner. Il s'était trompé. Ce nouveau prodige le laissa un moment interdit et fig , les yeux grands ouverts.

— Et ce café, alors ? demanda monsieur Battisti sans se démonter, en posant sur le comptoir une première sélection de livres choisis dans les étagères de la librairie.

Ce faisant, il fr la une branche du sapin, et une goutte de cire se déposa sur la couverture en haut de la pile. Le gardien se pencha et porta le livre à son visage. La cire exhalait un parfum reconnaissable entre tous : c'était le parfum du rêve éveillé de la nuit dernière, le parfum de sapin d'une nuit d'hiver, d'une éphémère forêt au cœur de la ville.



Archibald, à qui rien n'échappait, sentit que quelque chose d'important se jouait. Ne voulant pas être en reste, il avait quitté son perchoir et surgit d'un bond sans crier gare. Il faillit faire tomber la pile de livres, trébucha, se rétablit avec dignité et finit sa course en bondissant sur le sapin, faisant pleuvoir une myriade de gouttelettes de cire dorée et parfumée, qui perlaient donc des branches mêmes du sapin. C'était, encore une fois, un instant magique. Archibald était très fier de lui. Il descendit avec modestie du comptoir et s'éloigna sans se retourner, comme le font les stars de cinéma qui sortent du champ d'un pas tranquille sous l'œil de la caméra.

En voyant cette petite goutte de cire miroitante sur la couverture du livre, Léon eut soudain une idée. Sans rien dire, sous le regard curieux de tous, il s'élança dans les rayonnages de sa librairie, mû par une énergie nouvelle. Il monta à l'échelle, courut ici et là et revint bientôt avec une pile de livres entre les mains. Ces livres,

c'étaient ceux qui lui tenaient le plus à cœur, ceux qui avaient nourri son imaginaire d'homme et peuplé ses nuits d'enfant, qui lui avaient appris les mots et l'émotion, ceux qui l'aidaient à vivre et à penser et qui lui avaient une fois pour toutes transmis la passion des livres, tous les livres, ceux d'amour et ceux de sciences, ceux d'aventure et de frisson, les livres ennuyeux comme les livres amusants, ses amis pour toujours, des amis qu'on tient au plus près de son cœur et dont l'amour ne s'épuise jamais, même lorsqu'on le partage avec des milliers d'autres.

Alors, dans une forme de cérémonie improvisée, sérieuse et solennelle comme le sont les cérémonies enfantines, Léon déposa une petite goutte de cire sur chacun d'eux : une goutte de cire sur *Une vie ordinaire* de Georges Perros ; une autre sur *Daimler s'en va* de Frédéric Berthet ; une troisième sur *Ada ou l'Ardeur* de Nabokov. C'était une façon de sceller pour toujours, dans une douce odeur de sapin, ce pacte magique qui lie les humains à la littérature. Archibald, qui se mêlait de tout, fut un peu piqué dans

son amour-propre. Selon lui, les félins étaient tout autant liés à la littérature que les humains. Il insista pour apposer le même sceau magique à ses chères *Fleurs du mal* de Charles (Baudelaire) et à *Alcools* de ce bon vieux Guillaume (Apollinaire). Monsieur Battisti sortit de sa poche ce petit livre de contes illustré se déroulant à Paris que lui avait conseillé Léon il y a maintenant huit jours et qu'il emmenait partout avec lui. Iris, qui n'avait plus peur de courir derrière des phrases plus longues que les allées du Jardin des Plantes, choisit *Le Temps retrouvé* de Marcel Proust. Gaspard quant à lui élut *L'Attrape-cœurs* de J. D. Salinger, dont il avait lu les premières pages assis en tailleur dans un coin de la librairie quelques jours plus tôt – et dont il pressentait déjà qu'il pouvait changer sa vie.

Depuis ce jour, dès que Léon (aidé, quand ils lui rendent visite, par ses amis du quartier) drape un livre de papier de soie pour le confier à un nouveau lecteur, il n'oublie jamais d'y apposer un

cachet de cette cire merveilleuse, en souvenir d'une petite pomme de pin, d'une nuit d'hiver sous les sapins, d'un réveillon unique, d'un pacte magique et d'une forêt-librairie.

Si un jour tu passes dans cette boutique, toi qui découvres cette histoire, tu pourras sentir du bout du doigt ce doux cachet de cire parfumée sur la couverture du livre que tu emporteras avec toi. Si tu demandes au libraire Léon la raison de cette singulière habitude, sache que, pour toute réponse, il te dira sûrement de poser la question à son chat, Archibald, bien plus savant que lui, tu t'en doutes. Si Archibald ne dort pas profondément sur son radiateur poétique, si tu oses réveiller ce sage aux longues moustaches blanches pour l'interroger, s'il daigne te répondre et si tu sais ouvrir assez bien l'oreille pour l'entendre, tu connaîtras alors son imparable explication : « Oh, c'est très simple : comme pour les livres, c'est avec cette cire que l'on façonne les rêves. » Puis, cerné par le sommeil, il s'assoupira à nouveau, allongé de tout

son corps sur les œuvres complètes de ce bon vieux William –
Shakespeare, bien entendu.

